Lettre de M. Ceruti à Mad. ***
au sujet de deux billets ridicules que
M. de Lauragais a fait courir.

LETTRE
DE M. CERUTI,
A MAD. DE ****,

Au sujet de deux Billets ridicules que M. DE LAURAGUAIS a fait courir & imprimer.

Quantum mutatus ab illo!
VIRG. Æn. Lib. II.

1789.

AVIS AU LECTEUR.

POUR mettre le Lecteur en état de juger de la finesse & de l'esprit de ce petit Ouvrage, on a cru devoir réimprimer ici les deux Billets qui y ont donné lieu, quoiqu'ils aient déja paru dans le Public.

COPIE

D'UN BILLET DE M. CERUTI,

A M. LE COMTE DE LAURAGUAIS.

Ce 28 Janvier 1789, huit heures du ſoir.

J'AI à conſulter l'illuſtre Bénédictin ſur un Mémoire dont il eſt en partie la cauſe : s'il peut venir déjeûner chez moi, demain matin, il trouvera une taſſe de chocolat ou de café, ou des pommes cuites ; car je me ſouviens que ſon éloquence ſe ranime après chaque pomme, & qu'il diſpute alors avec une voix nouvelle. Enfin, graces à Dieu, les Lettres de Convocation partent : que le Ciel réuniſſe les eſprits pour la Patrie ! Ce vœu-là part d'un cœur Céleſtin (*).

(*) M. Céruti ayant écrit cette Lettre dans la même ſituation d'eſprit où il étoit en écrivant au Comte de Mirabeau, il prie le public de regarder cette Lettre comme *non-avenue*.

RÉPONSE

De M. le Comte de LAURAGUAIS, *à M.* CERUTI.

28 Janvier, neuf heures du ſoir.

SI j'étoit Jéſuite, Monſieur, & Jéſuite Italien, ce qui, ſans doute, eſt la perfection pour un Jéſuite & pour un Italien, je pourrois admirer, comme vous, qu'un Bourgeois de Geneve, après avoir contribué à rendre ſa Patrie eſclave, parvienne à régner en France; mais je ſuis Français, & point Jéſuite, comme vous voyez : ainſi nous pourrons écrire l'un contre l'autre; mais je n'aurai plus l'honneur de vous voir.

LETTRE

De *M.* CERUTI, à *Mad.* de ****

VOUS me demandez, Madame, ſi les deux billets qui courent dans le monde ſous le nom de M. de Lauraguais & ſous le mien, ſont véritablement de lui & de moi. Hélas! oui. J'ai écrit l'un dans un de ces momens d'abandon auxquels on ne prend pas garde : il a écrit l'autre dans un de ces momens d'efferveſcence auxquels on ſait qu'il eſt ſujet.

Mais pourquoi les a-t-il fait courir? Pourquoi, Madame? Ne pouvant faire ſenſation, il veut faire du bruit : il compromettroit ſon meilleur ami, plutôt que de perdre ce qu'il

croit un bon mot, ou de manquer ce qu'il croit une bonne occaſion. S'il ne reſtoit de moyen pour ſe montrer en public que les tréteaux, il finiroit par y monter.

Vous paroiſſez indignée, Madame, de toutes les infidélités épiſtolaires, de toutes les perfidies confidentielles qui deviennent ſi fort à la mode. Plus on aime la liberté, plus on s'irrite contre ceux qui la déshonorent. Eſt-il rien de plus horrible que de donner le cœur de l'Amitié à diſſéquer à la Haine ?

Voilà deux fois que l'on trahit indignement ma confiance. Les deux perſonnes qui m'ont ainſi trompé ſont du même parti : ce parti les ſoutient, les encourage, les autoriſe : ce parti

ſeme les diſcordes dans le public, & les noirceurs en ſociété. Autorité légitime, réputation irréprochable, intention pure, ouvrage utile, tout eſt calomnié par lui ; il ne reſpecte rien : jugez, Madame, ſi c'eſt le bon parti, & ſi l'on peut s'y confier.

Vous me demanderez comment j'ai pu me confier à M. de Lauraguais ? Je ne lui ai jamais accordé ma confiance. J'ai encore moins recherché la ſienne. Mais il va l'offrant à tout le monde ; il la promene de porte en porte, méditant ſes idées dans les rues, les combinant ſur les eſcaliers, les débitant dès l'anti-chambre, qu'on les écoute ou non ; n'écoutant jamais lui-même la penſée d'autrui, ou l'interprétant à ſa maniere. C'eſt ainſi

qu'il m'a perſécuté ſix ans de ſuite de ſes projets, de ſes aventures, de ſes ouvrages. Il s'établiſſoit chez moi de force, y demeuroit à volonté, ouvroit en plein hiver toutes mes fenêtres, me faiſoit geler de froid & brûler d'impatience, ſans pitié pour ma poitrine, & ſans retenue pour la ſienne, qui ne craignoit ni les rhumes ni les diſputes. Je l'écoutois, comme l'on écouteroit un ſomnanbule pour la ſingularité de ſes rêves.

Cent fois vous m'avez reproché, vous-même, Madame, l'excès de ma patience. L'hoſpitalité, me diſiez-vous, n'eſt pas un eſclavage : chaſſez un deſpote importun. Mais je reſpectois en lui ſa renommée de chimiſte. Je reſpectois ſa noble émulation pour

les Sciences, & son zele fraternel pour les Savans. Je respectois un nom auquel une reconnoissance, pour ainsi dire filiale, m'attachoit. Je respectois les larmes qu'il avoit données à une de ses aïeules, l'appui de ma jeunesse & l'oracle de mon inexpérience. Je respectois la douleur paternelle dont j'avois été le confident & le témoin à la mort précoce de sa fille infortunée. Enfin, je respectois jusqu'à ses fautes qu'il avouoit avec franchise, & ses disgraces qu'il soutenoit avec courage, sinon avec dignité. Il a fallu une violation bien manifeste de l'amitié, pour faire sortir mon ame crédule de tous ces respects-là qui sembloient ne pas finir. Combien cet Homme singulier a changé de rôles dans sa vie!

Depuis un an il ne couroit plus de maiſon en maiſon, mais de bibliotheque en bibliotheque. Jeté dans le vaſte champ de l'adminiſtration, il vouloit défricher toutes les landes politiques; mais il ſe perdoit dans les brouſſailles. Du moins tout le fruit de ſon travail fut de vouloir nous donner des Etats-Généraux de 1614. Dans ce travail cependant on voyoit, à travers d'épais brouillards, une laborieuſe érudition. C'eſt pourquoi je lui donnai le titre d'illuſtre Bénédictin. Il m'envoya un de ſes écrits avec cette adreſſe : *De la part du Bénédictin Lauraguais, au Céleſtin Ceruti :* c'étoit un compliment qu'il faiſoit, diſoit-il, à mon ſtyle. Je crus lui plaire en employant, dans mon

billet, ſon jeu de mots : je le lui reſtitue : on ſait qu'il n'eſt pas difficile en plaiſanterie, mais qu'il y tient.

D'une mauvaiſe alluſion il a paſſé tout-à-coup à d'odieuſes invectives, paſſage inſenſible pour lui, & tranſition involontaire de toutes ſes idées. Vous le connoiſſez, Madame : ſes converſations & ſes écrits roulent ſur deux pivots, la plaiſanterie entortillée, & l'injure ouverte. Il tourne ſans ceſſe autour d'une facétie ou d'une querelle : enfin, ſon éloquence a, pour ainſi dire, deux viſages : on croit voir dans l'un un Bouffon, & dans l'autre un Conſpirateur : les deux, vus de profil, compoſent la figure la plus folle du monde. Je me

permets de le dépeindre, puiſqu'il s'eſt permis de me défigurer.

Il me fait un crime épouvantable d'avoir été Jéſuite dans ma premiere jeuneſſe : il a donc oublié qu'il me diſoit autrefois, que *ſa grande ambition auroit été de devenir, s'il l'avoit pu, Général des Jéſuites*. Vous voyez, Madame, qu'il n'étoit pas plus difficile en ambition qu'en plaiſanteries. Ses vues ſe ſont élevées avec celles de la Nation, & il n'aſpire aujourd'hui à gueres moins qu'à la place de premier Miniſtre. Quel bonheur pour la Nation, s'il gouvernoit les Finances comme il a gouverné ſa propre fortune, & s'il ſe montroit excellent Adminiſtrateur comme il ſe montre excellent Ecrivain !

Admirez, Madame, la puiſſance de l'imagination ! Des Hommes qui ne peuvent pas mettre de l'ordre dans une ſeule page, ſe perſuadent qu'ils ſont nés pour remettre l'ordre dans tout un Royaume !

M. de Lauragais, qui me fait un crime d'avoir été élevé parmi les Jéſuites, m'en fait un auſſi d'avoir été élevé en Italie. C'eſt comme ſi je lui reprochois de deſcendre par ſa Maiſon des premieres Races Napolitaines, & d'avoir dans ſon ſang les flammes du Véſuve.

Dans ſa bouche, *Jéſuite* & *Italien* ſont ſynonymes de ruſé & d'adroit : à la maniere adroite & ruſée dont je viens de me laiſſer attraper deux fois de ſuite, on doit conclure que je n'ai

pas profité de mon éducation. M. Mirabeau & M. de Lauragais viennent de me donner deux leçons dont je profiterai : l'un m'apprend à mieux adreſſer mes lettres, l'autre à mieux écrire mes billets ; & tous deux m'enſeignent à compter dans mes liaiſons la réputation d'eſprit pour peu de choſe, & la réputation d'honnêteté pour beaucoup.

Pour prix de leurs leçons, qu'ils me permettent tous deux de leur en donner une qui peut devenir, j'oſe le dire, une regle pour le choix des repréſentans de la Nation. Depuis quelque temps, des hommes ambitieux, mais d'une réputation perdue ou ſuſpecte, voudroient ſéparer les mœurs perſonnelles de la morale publique, & perſuader au Peu-

ple que ceux qui ſont flétris au tribunal de l'opinion, peuvent ſiéger au tribunal de la patrie, & en être les défenſeurs fideles. Quelle erreur! quel blaſphême! La foi publique & la foi particuliere ſont liées étroitement enſemble : elles dérivent du même pacte ſocial, de la même loi naturelle. Le charme de la vie, la ſûreté du monde y ſont également attachés. Chaque inſtitution générale, chaque liaiſon privée, ſont des nœuds qui tiennent à la chaîne éternelle de nos devoirs & de nos ſentimens. Cette chaîne éternelle part du cœur humain, & embraſſe les familles, les ſociétés, les Nations. De-là, le ſaint amour de la patrie; de-là, la piété filiale, & de-là, le culte ſacré de

l'Amitié. A Rome, à Thèbes, à Sparte, l'Amitié étoit une ſeconde religion, une ſeconde conſcience. Celui qui avoit un ami, ſe réfugioit dans ſon ſein comme dans un temple. Que n'auroit pas trahi, que n'auroit pas profané l'impie qui auroit profané ce temple, le ſacrilege qui auroit violé cette foi ? En un mot, Madame, je ne croirai jamais qu'un ami perfide puiſſe devenir un bon patriote (1) !

---

(1) Je ne puis m'empêcher de citer ici une phraſe qui ſemble un oracle prononcé par la raiſon ſuprême : *La voix de la conſcience doit être ſeule écoutée dans le choix des Députés aux États-Généraux : les hommes d'un eſprit ſage méritent la préférence : par un heureux accord de la morale & de la politique, il eſt rare que dans les affaires publiques & nationales, les plus honnêtes gens ne*

Je ne répondrai pas, Madame, aux ſottiſes que M. de Lauragais ſe permet contre un Miniſtre admiré de l'Europe entiere. Celui-ci qui ne reſpecte pas le bon ſens, peut-il reſpecter le génie? Celui-ci qui ne craint pas de calomnier l'amitié, craindra-t-il de calomnier la vertu? Celui qui verſe d'une main téméraire le ridicule ſur ſa famille, l'épargnera-t-il à des étrangers? Celui

---

ſoient les plus habiles. Reglement fait par le Roi pour les Lettres de Convocation, page 7. Ces maximes ne plairont pas à cette foule d'Energumenes mal inſpirés ou mal intentionnés, qui troublent les têtes par leurs viſions, & qui voudroient troubler l'État par leur influence. Cet ordre pertubateur eſt diviſé en trois factions: l'une ne veut point de Miniſtre, l'autre ne veut point de Roi, l'autre ne veut point de Peuple.

qui a défendu & qui défend encore les États-Généraux de 1614, approuvera-t-il jamais les États-Généraux de 1789? Enfin, celui qui dans la préface de Jocaſte trouvoit que Corneille & Voltaire n'entendoient pas l'art tragique, trouvera-t-il que M. Necker ou Pitt entendent les Finances? La place qu'ils occupent leur étoit due: il eſt juſte qu'ils s'élevent contre des uſurpateurs: il me rappelle ce Maçon qui, pour ſe venger d'un architecte qu'on lui avoit préféré, démolliſſoit pendant la nuit l'ouvrage du jour.

M. de Lauragais ſe venge plus noblement: c'eſt en plein jour, c'eſt ſur la place publique que ſes reſſentimens éclatent. Je lui conſeillerois cependant de réprimer ſes philippiques miniſté-

rielles ; premiérement, parce que la véritable audace consiste aujourd'hui dans la modération ; secondement, parce que les bons esprits sont reconnus en ce moment à leur zele commun pour la concorde ; troisiémement, parce que l'armée des Frondeurs qu'il voudroit commander va disparoître devant l'armée Nationale qui s'avance ; enfin, parce que ses clameurs fanfaronnes ennuyent encore plus qu'elles ne scandalisent. Elles ne le conduiront pas à la Bastille, qui heureusement est fermée, mais aux petites Maisons qui restent ouvertes.

Il voudroit y échapper par un détour sinistre : *il faut*, va-t-il criant par-tout, *il faut que les Ministres ou moi soyons pendus*. Comment

ne ſent-il pas le danger de l'alternative ?

Après avoir reproché aux Italiens d'être Italiens, aux Génevois d'être Génevois, il ſe glorifie d'être *François.* Il fait fort bien de ſe déclarer François ; car en le voyant, on ne ſait de quel pays il ſort ; & en l'écoutant, on ne ſait quelle langue il parle.

Nous pourrons écrire l'un contre l'autre, me dit-il ; j'attendrai pour diſputer avec lui qu'il ſe rende intelligible : je ne me bats point dans les ténébres. Sans le nommer, je l'avois comparé à un château de ma connoiſſance, qui a autant de fenêtres que l'année a de jours, & pas une chambre bien éclairée.

M. de Lauragais finit par m'annon-

cer qu'il ne me verra plus. Il m'avoit préparé, dès long-temps, à desirer ses rigueurs. Je les avois dévancées par les miennes. Il doit se souvenir qu'excédé, un jour, de ses déclamations perpétuelles contre Montesquieu, Voltaire & M. Necker, je lui dis : *Si j'avois un Empire, je vous exilerois de ma Cour : je n'ai qu'une chambre, je vous exile de ma chambre.* Croiriez-vous, Madame, qu'il revint le lendemain ? Croiriez-vous qu'il a forcé ma porte, il n'y a pas trois semaines ? Le Suisse de la maison où je loge s'efforça en vain de l'arrêter : il n'est arrêté ni par les Suisses, ni par les Génevois, ni par les Italiens, ni par les François, & encore moins par les bienséances.

Vous m'accuſerez peut-être, d'y manquer moi-même par cette Lettre un peu vive : mais vous avez deſiré, Madame, un détail fidele. Songez qu'il eſt naturel de s'animer en vous écrivant. Conſidérez, d'ailleurs, que je viens d'être trahi deux fois de ſuite : une premiere trahiſon bleſſe un cœur ſenſible, une ſeconde l'ulcere.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

P. S. J'apprends que M. de Lauragais croit ſe juſtifier, en diſant que je me ſuis moqué de lui. Cela n'eſt pas. Je n'ai l'uſage ni le droit de me moquer de perſonne; & vous êtes témoin, Madame, que loin de profiter des facilités qu'il prête à cet égard,

j'ai toujours excuſé ſes chimeres en faveur des bons ſentimens que je lui croyois. Au ſurplus, s'il devoit écrire contre tous ceux qui ſe moquent de ſes folies, il écriroit contre tout Paris. Je ne ſais pas pourquoi il m'a donné la préférence, à moi, qui ſuis, peut-être, le ſeul homme à Paris qui ſe ſoit haſardé à le défendre. Combien je pourrois m'étendre là-deſſus ! Mais cette Lettre eſt déja trop longue pour vous, Madame, & pour moi. La colere d'un honnête homme doit être franche, mais courte : je m'apperçois que j'ai obſervé la premiere regle mieux que la ſeconde.

FIN.

101